

La psychanalyse au café 7/11/2024

Jean Baptiste Dethieux- Les monstres ordinaires

« Il est toujours possible d'unir les uns aux autres par les liens de l'amour une plus grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste en dehors d'elle pour recevoir des coups » (Malaise dans la civilisation 1930 Freud)

« L'homme est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. « Homo homini lupus » : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ? »

(Malaise dans la civilisation 1930 Freud)

Comme l'écrit Marilia Eisenstien dans la préface, ce livre nous invite à réfléchir non seulement sur le fonctionnement psychique mais aussi sur des questions sociétales qui relèvent de la philosophie politique et de la politique au sens large du terme.

Puisque le débat prolonge la vie de l'esprit et nous invite à ne pas nous « conformer » je voudrais d'emblée interroger ce concept de « banalité du mal » qui revient souvent dans le livre de JB Dethieux. Concept qui est devenu un lieu commun et il n'est pas indifférent me semble t il de revenir plus précisément sur cette notion tant galvaudée.

« A l'heure actuelle mon avis est que le mal n'est jamais « radical » qu'il est seulement extrême, et qu'il ne possède ni profondeur ni dimension démoniaque. Il peut tout envahir et ravager le monde entier précisément parce qu'il se propage comme un champignon. Il défie la pensée parce que la pensée essaie d'atteindre à la profondeur, de toucher aux racines et du moment qu'elle s'occupe du mal, elle est frustrée parce qu'elle ne trouve rien. C'est là sa « banalité ». Seul le bien a de la profondeur et peut être

radical ». Hannah Arendt en réponse à Gershom Scholem (in Fidélité et utopie à propos du procès Eichmann.)

Hannah Arendt a écrit « le procès Eichmann à Jérusalem » 2 ans après la fin du procès auquel elle assisté pendant trois semaines en 1963 et il a été traduit en français en 1966.

Adolf Eichmann, haut fonctionnaire du troisième Reich, responsable de toute l'organisation concernant l'évacuation des personnes « indésirables » vers les camps de concentration et d'extermination. Après la défaite il réussit à s'échapper, il se réfugie en Argentine pendant dix ans jusqu'à ce qu'il soit reconnu et capturé par des agents du Mossad afin d'être jugé à Jérusalem.

Hannah Arendt le présente comme un homme « ordinaire » qui n'aurait fait qu'obéir aux ordres, et c'est ainsi qu'il se présente lui même pour sa défense.

Les historiens comme Annette Wieworka ou Pierre Nora affirment que très jeune il adhère à des mouvements extrémistes, que c'est un antisémite fanatique. Dès 1932 il rejoint le parti national-socialiste et occupe très vite des fonctions de la plus haute importance. Voilà ce qu'il dit ce « pauvre type sans pensée » :

« Je sauterai dans ma tombe en riant car c'est une satisfaction extraordinaire pour moi que d'avoir sur ma conscience la mort de cinq millions de Juifs ennemis du Reich », Hannah Arendt raconte aussi qu'en 1943 Himmler voyant la défaite se profiler décide et donne l'ordre d'arrêter les déportations afin de tout camoufler car ces crimes pour le « bien et l'avenir » de l'humanité risqueraient d'être incompris, mais rien n'arrête Eichmann ; le travail doit être bien fait et jusqu'au bout, il organisera méticuleusement le dernier convoi de déportation de la Hongrie vers Auschwitz.

Il n'est pas exclu écrit Julia Kristeva que les observations de H.A. sur l'absence de pensée chez l'accusé et ses comparses fassent écho aux travaux philosophiques de ses contemporains sur le rapport entre la pensée et le langage. Pour Heidegger la réalité humaine se perd souvent dans la vie inauthentique « la banalité quotidienne » et le bavardage. L'existant dont la nature est souci, jeté en avant de lui même ne coïncide jamais avec sa propre essence. Echapper à l'angoisse, s'échapper à soi même, à la réalité humaine, dissimuler son être véritable, c'est l'inauthenticité. Le Dasein se réfugie dans

« la banalité quotidienne » où triomphe le « on » dissolution pure et simple des individualités.

(J'ai été frappée par la réitération du terme « banalité », profondeur et intense réflexion d'un philosophe porté aux nues et inscrit au parti nazi dès 1933.)

Donc Eichmann illustration concrète de cette manipulation de l'humanité qui signe le totalitarisme, pure absence de pensée ou « autocrate » maillon indispensable et volontaire et enthousiaste de ce système ?

Qu'en est il du sadisme, du mal pervers ? Hannah Arendt rejette le dualisme pulsionnel, reste fidèle à la théorie platonicienne puis chrétienne d'un mal impensable. Le mal ne serait rien d'autre qu'un mode négatif du bien et le bien pourrait procéder du bien, le mal ne serait que la manifestation temporaire d'un bien encore dissimulé.

Annette Wieworka rappelle une interview à propos de cette question du « vide de pensée » qu'elle attribue à Eichmann ; lorsque la question lui est posée à propos d'Albert Speer l'architecte d'Hitler et ministre de l'armement du 3ème Reich, elle dit ne pas comprendre. Homme brillant, charismatique qui échappe à la peine de mort, il reconnaît la responsabilité collective mais non sa responsabilité subjective...

Mais cela ne remet pas en question bien évidemment l'existence du conformisme, de l'obéissance, de la peur de penser, voire de la terreur de pensée l'autre en soi.

L'homme qui ne sait pas dire « non », cet homme JB Dethieux le décrit comme un homme qui vit dans l'impossibilité de rêver, collé à la réalité, laissant le dragon sommeiller au fond de sa grotte afin qu'il ne sorte pas pour hurler sa douleur enfouie, ce serait une préservation, un mode défensif, ne pas s'affirmer pour ne pas se confronter à l'autre. « Au prix d'une amputation psychique...c'est le règne de l'idéal du Moi se substituant à un Surmoi protecteur ».

Le texte de Freud « la négation » nous montre comment se fait, le chemin du refoulé vers la conscience, le non ce n'est pas... est déjà le dévoilement du oui cela est...

« Lorsque l'enfant petit dit non, de gauche à droite, secouant la tête de droite à gauche, alors le monde peut exister... » Qui fait penser au poème bien connu de Jacques Prévert : le Cancre, « Il dit non avec la tête

Mais il dit oui avec le cœur.

Sur le tableau noir du malheur

Il dessine le visage du bonheur »

L'enfant trop sage qui se vide de lui-même pour complaire à son entourage, « vit en pilotage automatique » (Szwec).

Par exemple la petite fille très, trop sage peut à l'adolescence exprimer un refus à son insu, c'est à dire dans la privation de nourriture, dans le repli, le refus de convivialité, le refus de grandir etc...Dire non mais sans le dire, plutôt être malade, cacher aux autres et à soi même une révolte jugée indigne. La souffrance du corps serait plus acceptable que la souffrance morale qui pourrait pousser à la rébellion. Une jeune patiente anorexique me disait « depuis que je viens ici, je souffre. » Comme si le dialogue entamé avec elle même lui permettait enfin d'envisager une possible souffrance intérieure qu'elle tentait vainement de pousser au dehors d'elle même.

Le non peut mener aussi à la destruction, à la dissolution : le personnage si énigmatique du livre de Herman Melville, Bartleby le scribe répond à chaque sollicitation de son employeur : « I would prefer not to. »

« L'affirmation négative », c'est ainsi que JB Pontalis a intitulé son article sur Bartleby, qui s'exclut de la société humaine, du jeu social. « Ne pas quoi ? questionne JBPontalis. Ne pas faire, ne pas dire, ne pas écrire, ne pas expliquer, ne pas vivre, ne pas avoir de corps, n'être pas né, ne pas exister...tout cela peut être et tout cela doit rester indéterminé ». C'est l'inhumanité de l'humanité, ce rien d'humanité dans sa détresse, se désole Pontalis, « Bartleby s'est dissous comme une lettre au rebut. »

Comment comprendre « l'existence d'un conformisme de vie et celle d'un conformisme de mort » questionnement qui clôt le chapitre IV s'effacer ou mourir.

Il me semble que le rôle de la pulsion de vie et celui de la pulsion de mort seraient au cœur de cette problématique. Si le rôle d'Eros est d'unifier, est un rôle d'intégrateur alors que le rôle de la pulsion de mort serait la destruction, « ramener ce qui vit à un état inorganique » (Freud). Ces deux pulsions agissent ensemble, elles sont intriquées et

permettent à la vie psychique sa diversification, et sa complexité ; Une autre notion importante est celle de la conservation du passé dans le présent pour la pulsion de vie il s'agit de la constitution de plus grandes unités alors que pour la pulsion de mort il s'agit de rétablir un état antérieur. Marche en avant pour l'une conservation pour l'autre. Benno Rosenberg insiste sur l'importance de l'historicité de la vie psychique.

« Le paradoxe est que plus la pulsion de vie se dépense défensivement dans un effort d'autoconservation et plus s'épuise sa capacité d'alimenter un mouvement progressif – expansif qui seul peut conserver à long terme la vie ». Autre paradoxe la pulsion de mort rencontre la libido en la rendant inoffensive en la dérivant vers l'extérieur (Abrégé Freud) cela pourrait nous aider à comprendre « les effets salutaires d'une pulsion de mort mise au service de la défense contre la pulsion de mort » (Benno Rosenberg). C'est peut-être ainsi que l'on peut entendre l'existence d'un conformisme salvateur et protecteur et un conformisme délétère et mortifère.

Pour ne pas conclure avec JB Dethieux

L'effroi nous a saisis devant ce conformiste qui se noie dans la masse humaine s'effaçant, s'oubliant lui-même et effaçant l'autre tout en recelant la part sombre obscure, violente qui sommeille sournoisement prête à bondir dans la masse avec ou sans chef.

Alors autorisons nous à jouer, créer et voilà notre souffle retrouvé « planches de salut pour tenter de retrouver un peu de cette liberté de concevoir un monde, tout comme l'on retrouverait une enfance ensauvagée matrice illusoire de tous les possibles »

Fanny Gerber Gutman
132, rue de France
06000 Nice